

se trouvera tout de suite acclimaté dans sa nouvelle famille, fit Mme Destanges avec un singulier sourire.

Elle ajouta avec une nuance de fine ironie :

— Décidément, ma chère, le bonheur se transmet de mère en fille dans votre maison.

— Après le beau mariage qui a mis le comble à tes vœux et dépassé toutes tes espérances, voici que Madeleine est à la veille de porter un beau nom ! ..

— Existence enviable que la vôtre : pas un nuage dans votre firmament azuré, pas une ride sur votre lac bleu ! ..

— Mais, sais-tu bien que c'est à tenter le diable ?

En prononçant ces mots la perfide distillait, sous l'enjouement du ton, la goutte de venin sortie de sa langue de vipère.

Jenny, dans son impatience de voir revenir son mari, s'était levée pour aller à la croisée.

Mme Destanges l'y suivit, l'enveloppant d'un mauvais regard.

— Voici M. Lebrun... enfin ! exclama tout à coup la femme du maître de forges.

— Avec son éternel M. Maurice, ajouta Mme Destanges en riant faux.

— En vérité, répliqua la femme du maître de forges, tu t'occupes beaucoup, ce me semble, de ce monsieur qui, — je dois le reconnaître, — a été jusqu'à présent d'une correction parfaite. . .

— Jusqu'à présent ! releva méchamment la fausse amie. . . Voilà un mot qui jure un peu avec le reste de la phrase.

— Supposerais-tu donc M. le secrétaire de ton mari, l'homme qui a su gagner l'absolue confiance de M. Lebrun, le supposerais-tu, dis-je, capable de modifier la parfaite correction de sa ligne de conduite, à un moment donné ?

— De grâce, en voilà assez pour ce chapitre. . . Il a duré suffisamment et je crois que tout l'intérêt en est épuisé. . .

— Au surplus, voici ces messieurs qui viennent d'entrer. . .

Mme Lebrun se dirigea vers la porte qui s'ouvrait, à ce moment, pour livrer passage au maître de forges.

Ce dernier entra seul. Il avait l'air radieux, et Mme Destanges en conclut que l'affaire du mariage devait marcher à souhait.

Jenny hésitait à interroger son mari en présence de l'amie qu'elle savait curieuse au point d'en arriver souvent à l'indiscrétion.

Ce fut M. Lebrun, lui-même, qui vint au-devant des questions qu'on brûlait de lui adresser.

— Avec une amie comme M. Destanges, dit-il, il ne doit pas y avoir de secrets.

— Jenny m'a déjà dit quelques mots de l'affaire qui vous occupe.

— Je vais donc compléter la confiance ! dit le maître de forges, en emmenant les deux dames dans l'embrasure d'une fenêtre, choisissant la plus éloignée du piano sur lequel Madeleine continuait de déchiffrer la sonate.

Et baissant la voix déjà couverte par les sons de l'instrument, il mit sa femme au courant des démarches qu'il venait de faire et du résultat qu'il en avait obtenu.

L' " affaire ", selon l'expression de l'amie de la maison, était en très bonne voie.

L'intermédiaire avait ménagé une entrevue entre les deux pères qui pourraient, sur un terrain neutre, s'entretenir des préliminaires.

On devait se rencontrer chez un ami commun, au château de Fréles, dans le Bourbonnais.

Le département du maître de forges serait vraisemblablement assez long, parce que M. Lebrun profiterait de ce qu'il serait en voyage pour se rendre dans les trois départements de l'Auvergne, où il avait des relations d'affaires.

Un mois d'absence, peut-être plus ; cela dépendrait un peu de l'imprévu.

En tout cas, Mme Lebrun serait tenue, jour par jour, au courant des négociations.

Restait l'ennui de la séparation, — le veuvage accidentel, comme disait cette charmante Mme Destanges ; — eh bien ! cette dernière ne se chargerait-elle pas de faire paraître le temps moins long et la séparation moins dure !

C'était là le rôle de l'amie, et M. Lebrun ne se doutait pas que ce rôle ne fût tenu avec infiniment de bonne grâce et d'affection.

— Et puis nous serons deux ! insinua Mme Destanges. . . A moins, ajouta-t-elle, que M. Lebrun n'ait l'intention de se faire accompagner, dans son voyage, par son secrétaire intime.

— Mais non !

— Cette réponse a fait dresser l'oreille à Jenny ! pensa Mme Destanges.

Et elle observa perfidement, et parti pris, la femme du maître de forges, pendant que ce dernier déclarait qu'il comptait sur M. Maurice pour exercer, en son absence, ce que l'on est convenu d'appeler " l'œil du maître ".

Il le savait soucieux de se montrer à la hauteur de la tâche qui lui était incombée depuis quelques semaines, tâche nouvelle : une sorte de surveillance générale des usines, surveillance bienveillante

toutefois à l'égard des ouvriers. Aussi était-il persuadé que, pendant son absence, il serait admirablement remplacé.

Ces derniers mots faillirent donner l'essor à l'éclat de rire que Mme Destanges avait jusque-là contenu en mordillant ses lèvres, mais son regard aigu chercha à pénétrer la pensée de Mme Lebrun.

Fut-ce simplement le hasard qui amena, à ce moment, une légère rougeur aux joues de Jenny, ou bien cette animation était-elle due à l'émotion qu'éprouvait la mère de Madeleine ? toujours est-il que Mme Destanges l'attribua à une impression tout autre et sa malignité y trouva un aliment nouveau.

Prenant acte de l'émotion qu'elle aimait à supposer dangereuse pour le maître de forges, elle se promettait de ne pas manquer l'occasion de faire triompher son ressentiment injustifié.

Oui, certes, puisqu'elle y était autorisée par ce qui venait de dire M. Lebrun, ses visites seraient encore plus fréquentes que par le passé, et elle pourrait de la sorte surveiller plus étroitement encore l'amie qu'elle ne demandait qu'à prendre en flagrant délit de coquetterie ou de faute.

Surveillance difficile qu'il lui faudrait pratiquer avec des précautions infinies et des dissimulations de diplomate consommé, afin d'endormir la " surveillée dans le savoir " dans une confiance imprudente.

Il lui faudrait pour cela déployer une habileté qu'elle ne trouvait pas, du reste, au-dessus de son intelligence.

C'est dans ces dispositions d'esprit que Mme Destanges attendit le jour annoncé pour le départ du maître de forges.

La veille de ce jour, M. Lebrun avait désiré l'avoir à sa table et avant également invité M. Maurice à dîner.

Le repas fut très gai, le maître de forges donnant le signal de l'entrain et de la bonne humeur.

C'était la première fois, affirmait-il, qu'il se mettait en voyage sans avoir une pointe de tristesse au cœur.

Il profitait de l'occasion, disait-il, pour remercier d'une part Mme Destanges de son inaltérable amitié pour les siens, et d'autre part M. Maurice de son empressement respectueux à se mettre toujours à la disposition de Mme Lebrun.

Très réservé et s'observant minutieusement, M. Maurice se félicitait d'avoir su s'attirer une bienveillance qui le rehaussait à ses propres yeux.

Mais si habilement simulée que fût l'émotion de l'employé, Mme Destanges ne s'y laissa pas prendre.

Aveuglée par l'animosité qu'elle entretenait contre Jenny Lebrun, elle y voyait absolument clair dans le jeu de ce " M. Maurice ".

Les soupçons, qu'elle avait accueillis tout d'abord avec une légèreté qui satisfaisait son ardent désir de vengeance, prenaient à présent une sérieuse consistance.

Sa perspicacité, en cette circonstance, avait atteint le degré de divination, ainsi qu'on le verra bientôt.

En effet, Jenny Lebrun allait avoir, avant longtemps, l'occasion de revenir sur la bonne opinion qu'elle s'était faite du caractère de M. Maurice.

Mais ce ne devait être là que le prologue d'une terrible tragédie.

Le maître de forges, en se mettant en route, le lendemain, pour ce voyage qu'il entreprenait d'un cœur si léger et avec une perspective si riante, laissait dans la place un redoutable ennemi.

CHAPITRE XIII. — AVANT LE CRIME

Le départ du maître de forges, s'il avait tout d'abord étonné les ouvriers de l'usine, n'avait pas tardé à mettre en joie toute la " grande famille ", — comme M. Lebrun avait l'habitude de désigner son personnel, — lorsque les forgerons eurent été renseignés sur la cause de ce départ précipité.

C'était ce fureteur de Gadichet qui avait apporté la nouvelle.

Il était arrivé à l'usine, l'air sombre et les yeux pensifs, comme s'il eût été absorbé dans une profonde méditation.

A suivre.

FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes de la partie est de Montréal qui auraient perdu quelque partie du feuilleton en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine. Les personnes du dehors devront envoyer un timbre pour la réponse.